

Le pouvoir de l'adulte, le pouvoir de l'enfant.

Aldo NAOURI

Publié dans "Autrement"
Avril 92
"Nourritures d'enfance"

Puis un jour ce fut la rupture. Nette, sèche, cruelle. Aussi précise qu'irréversible.

Un cri a jailli. Un cri pur.

Un cri.

Franc, aigu, insistant, renouvelé.

Et pas un de ces cris parasité par le sanglot qui le débite en salves. Un cri fort, un cri soutenu.

Un cri de détresse?

Un cri fait pour transir l'assistance, pour lui faire partager l'ignominie de l'aventure, pour l'apitoyer sur le sort inique et la prendre à témoin de la véhémence qu'il exprime?

Un appel? Une adresse?

Un déferlement sonore à nul autre pareil.

Première ponctuation de l'existence. Ouverture émouvante de guillemets accueillants et encore vides.

"J'ai demandé à mon grand-père pourquoi les gens qui ont si longuement patienté, s'en vont si vite dès que les fossoyeurs commencent leur travail. Je les ai si souvent vus s'arracher brutalement à leur longue immobilité et courir en tous sens pour s'égailler puis disparaître comme une nuée d'oiseaux craintifs.

Je n'ai jamais oublié sa réponse. J'y ai repensé tant et tant de fois! C'est le genre de réponse que tout enfant rêve d'avoir aux questions qu'il pose. Une réponse ouverte. Une réponse béante. Une réponse qui réfléchit son contenu en un inépuisable écho. On ne cesse pas de l'interroger pour la prendre en défaut et elle vous ouvre, d'une fois sur l'autre, des horizons neufs et insoupçonnés:

"Vois-tu, mon enfant, quand le mort du fond de sa tombe prend acte de sa condition, il commence par invoquer sa mère. N'en a-t-il pas toujours été ainsi entre eux? C'est donc naturellement elle qu'il appelle en premier. Il fait ce qu'il lui a toujours suffi de faire et qui a toujours été suivi d'effet: il y pense fort, sachant qu'elle est toujours capable de le deviner par la pensée et sans le secours du moindre mot. Il se concentre

et y pense plus fort encore qu'il ne l'a jamais fait. Mais elle, morte ou vivante, naturellement submergée par la douleur et toute à l'écoute de son immense chagrin, ne l'entend pas. Elle ne peut pas l'entendre. Elle ne l'entend plus. Alors, il se tourne vers son père, mort ou vivant lui aussi, pour l'implorer: il use avec lui, comme il en a eu l'habitude, d'un chuchotis respectueux et vaguement apeuré. Le père non plus ne l'entend plus: sa gorge nouée et les larmes qu'il essaye vainement de réprimer l'empêchent de percevoir le moindre son. Mû par sa frayeur grandissante, assailli par l'étendue d'un désespoir inconnu jusque là, il élève un peu plus la voix: il s'adresse à ses frères, à ses soeurs, à ses amis que l'épreuve écrase autant qu'elle les enferme. Aucun d'eux ne l'entend. Il multiplie ses appels sans le moindre succès. Il fait défiler tous les mots et tous les sons qu'il connaît dans l'espoir d'en faire percevoir au moins un. Sa frayeur atteint son comble. Craignant de s'y être mal pris, il recommence fébrilement son parcours depuis le début: sa mère, son père, ses proches, ses alliés, ses amis. Chacun y repasse. Et comme la cérémonie avance et qu'il n'obtient aucun résultat, quand la première pelletée de terre résonne sur le couvercle de son cercueil, il concentre toute son énergie pour pousser un dernier cri. Un cri unique, sans destinataire. Un cri seulement fait pour émouvoir quiconque peut l'entendre dans la foule agglutinée. Un cri dont on dit qu'il est sidérant, déchirant, glaçant, horrible.

Eh bien, mon enfant, sache que ce cri, il faut que personne, tu m'entends bien, toi, il faut que personne ne puisse l'ouïr! Car nul ne peut ou ne doit témoigner pour cet humain qui s'en va seul et qui, seul comme il est entré dans la vie, seul comme il l'a toujours été, doit s'en aller seul. Simple véhicule de la vie qui l'a élu, habité et qui le quitte, il ne doit pas pouvoir se raccrocher à un autre porteur de vie.

Voilà pourquoi les gens qui s'en vont, s'éloignent avec l'air appliqué et pressé que tu leur as vu.

On peut entendre le cri de la venue à la vie: il est ce son ouvert, cette ligne sur laquelle s'inscriront les actes et les discours. On ne doit pas entendre le cri de la fin. Parce qu'on ne peut pas communier avec cette fin, sauf à y sombrer soi-même."“

Cri du nouveau-né.

Cri du commencement.

Cri d'appel à la communion?

Cri ambigu.

Bouleversant.

Accueilli par la joie singulière, étonnante, et peut-être déplacée d'une assistance qui s'extasie égoïstement, piaffe de bonheur et sombre, sans y prendre garde, dans l'inconvenance: elle a même commis un hurluberlu pour en noter l'ampleur, l'intensité, la qualité et les associer à d'autres paramètres médicalement définis pour en tirer les meilleurs augures possibles.

Ce qui se passe en réalité, derrière cette agitation, c'est que la vie, une nouvelle fois, la vie, une fois de plus, a frappé!

S'emparant d'un corps qu'elle gagne à ses pulsations et à qui elle enjoindra bien vite la recherche impérieuse et obstinée d'un moyen pour contourner la solitude à laquelle cette expulsion le condamne... se trouver immédiatement un corps disponible auquel s'agripper, et, plus tard, un partenaire auquel s'accoupler pour l'aider et s'en faire aider à assumer un similaire destin... histoire de se transmettre à d'autres, d'ensemencer le monde, de contaminer l'univers.

Méprise, malentendu, manipulation?

Souveraine stratégie?

Que fait-on de ce cri précoce et soutenu?

Que sait-on en faire d'autre, habituellement, que d'y accrocher de la satisfaction et, dans la brouillonne fébrilité de la délivrance, y projeter le rose d'un avenir sur lequel nul, en principe, ne peut déceimment rien dire.

Et s'il n'était, ce cri, que tendu par le refus?

Et s'il avait choisi d'exprimer la plus radicale désapprobation?

On le sait n'être qu'un pur réflexe passivement subi, provoqué par le contact de la peau du dos avec l'air ambiant. Mais les alvéoles pulmonaires brutalement distendues auront-elles simplement laissé agir leur élasticité ou bien ont-elles rageusement chassé le souffle importun? Chacun peut toujours en élaborer son propre scénario, cela n'empêchera jamais la circulation sanguine, par un traître effet d'automatisme, de soudainement s'inverser, de fermer les écluses et de bloquer à jamais des voies de communication devenues obsolètes: ce qui permet à l'inexorable oblitération du cordon ombilical de se dérouler sans encombre ...

C'est fini.

En un tournemain, en quelques fractions de seconde!

Une bascule s'est produite, qui a mis en place l'irréversible: le corps accouché est désormais là, condamné à son lieu défini, à son lieu fini, à son lieu délimité, à son unicité. Il a rompu avec son contenant qui, prévenant et généreux au delà de l'imaginable, répondait, avant même qu'elles ne se fussent exprimées, à la moindre de ses exigences. Le voilà, autonome, condamné à devoir se débrouiller comme il le pourra avec ce qui lui sera apporté de l'extérieur et qui transitera nécessairement désormais par des orifices de recueil demeurés jusque là quiescents: les narines puiseront sans plus aucune relâche l'air neuf et indispensable; la bouche s'ouvrira pour happer goulûment une nourriture hantée par les traces du passé révolu et qui parvient en de brefs moments de grâce à faire croire à l'impossible retour en arrière. Les voies urinaires fonctionnent

comme auparavant, mais l'émonctoire anal, qui n'avait jamais été encore jusque là sollicité, accomplira son office en radicalisant encore plus la coupure qui s'est opérée.

C'est le début, ardu et hésitant, d'un long travail de deuil, de fait à jamais impossible. La vie de chacun n'est remplie de rien d'autre que de cela: la tentative, toujours hésitante, de parachever sa propre mise au monde.

Et c'est, sur le champ, l'expérience toute première de la toute première perte.

Perte refusée avec une véhémence qui ne se laisse pas réduire au silence.

Perte récusée dans sa nécessité: qui donc va prendre la peine d'y trouver un quelconque sens quand la douleur en submerge à ce point?

Perte haïe. Perte déniée. Perte honnie parce qu'elle est impossible à amender. Qui donc va se vanter de pouvoir aisément l'assumer et la dépasser pour en faire le moindre usage?

Perte qui confronte à une béance effrayante: les stratégies ne vont pas manquer qui, du religieux à l'idéologique, vont de toutes les façons possibles en tenter un vain colmatage.

Dans les meilleurs cas, ce qui s'installe peu à peu, comme un baume apaisant, c'est une forme de regret qui bute sur la réalité et ne parvient tout au plus qu'à déplacer la cible de la quête.

La jonction à l'ample corps, qui était si peu de temps encore auparavant un contenant souverain, se fera admettre, faute d'autre choix, inventant les mécanismes consolateurs, ceux-là même qui laisseront place au refoulement et feront le lit du fameux surmoi ultérieur: "si tu n'a pas ce que tu aimes, aimes ce que tu as!". Le langage d'abord, le lien social ensuite feront progressivement prendre acte de la distance, de la singularité, et du malentendu qui parasite la moindre communication.

Ce sera alors le début d'une longue aventure de traque.

Le début d'une lutte acharnée et implacable avec le maître railleur et impavide que se découvre être le temps. Temps hachuré, temps fracturé, temps fractionné. Temps labile et impalpable qui s'avère pouvoir ni se figer ni additionner la tonalité de ses moments. Temps qui condamne à la répétition et contraint à inventer, faute de mieux, la mémoire et... l'oubli — qui en est une autre forme.

C'est le début d'une recherche têtue pour trouver l'autre, pour trouver cet autre-là, et pas un autre, avec lequel tenter une fusion nouvelle, une fusion invigorante que laisse espérer la bienvenue confusion des limites de deux corps engagés dans une mutuelle pénétration. Et chacun de croire pouvoir, tacitement, user de ces moments privilégiés et trop brefs pour évoquer à sa guise — sans jamais parvenir à en être rassasié — ce lieu lointain de l'origine, ce lieu ancien, ce lieu premier où la vie sans effort n'avait pas encore inventé le besoin. Jusqu'à la brutale survenue de cet acmé déréalisant qui conjoint

la violence à la douceur et le début à la fin, dans un incroyable, inépuisable et fugitif court-circuit de toutes les connexions. Jusqu'à cet acmé qui ne peut jamais tout-à-fait se recréer seul et qui réclame d'être réédité sans relâche.

Et l'on voudrait que le cri poussé au début du temps d'un individu puisse uniformément se situer à l'écart du désespoir?

Il est vrai qu'il n'a pas été poussé en vain.

Le sage grand-père nous l'a dit: il a un but, un sens, une portée, des caractéristiques qui en rendent l'usage réitérable jusqu'aux confins de l'existence.

Il réussit à trouver, là, sitôt émis, un être vivant pour s'en emparer, pour l'assumer, pour le prendre en charge.

Une mère!

Une mère aux oreilles vierges et déjà si averties!

Une mère non encore interdite mais déjà bourrelée de remords parce qu'elle se demande, coite, comment elle a pu en arriver à accepter d'aller jusqu'au bout de cette immaîtrisable folie: se faire simple relais d'une vie qui s'en ira, fatalement, un jour.

Une mère qui se découvre savoir, pour ne l'avoir jamais acceptée de gaieté de coeur ni l'avoir vécue comme radicale, les tourments de la coupure.

Une mère qui ne s'est jamais tout-à-fait ralliée à la Loi qu'introduit cette coupure. Une mère enseignée par son essence, à entretenir le fol espoir d'un amendement de cette Loi qui continue de lui sembler irrecevable. N'est-elle pas issue d'un corps strictement identique au sien propre, lui-même issu d'un corps encore identique, qui... etc..., en remontant ainsi la chaîne des corps de femmes, jusqu'à la toute première? Corps des femmes, désemboités sans aucun hiatus les uns des autres, corps des femmes universellement répandus tout au long de l'échelle du temps, corps des femmes largement dispersés à la surface de la terre, corps des femmes se résumant dans chacune d'elles en un corps éternel, immense et sans limite, uniformément dévolu au service de la vie en germe.

Le cri fait donc son chemin.

Il se propage dans l'air. Il traverse les corps présents, sans se laisser impressionner par la gravité ou la ferveur de l'assistance, méprisant au passage l'hurluberlu de service. Pour parvenir aux oreilles du grand corps qui avait assumé le long portage et qu'il mue sur le champ!

Il franchit le tympan, se rit des résistances, se joue des multiples relais et fonce, sur sa lancée, dans une trajectoire qu'il reconnaît, fouille et déflore. Et fi de cette surface anfractueuse et de ces volutes torturées! Et fi de ces noyaux gris! Et fi de ces neurones-

ci! Et fi de ces synapses-là! Et fi de ces autres axones! Ce qu'il cherche pour s'y arrêter, c'est un lieu secret, ce lieu unique jamais entr'aperçu, ce lieu virtuel dont il est assuré qu'il existe même si nul ne lui en a dit la place: ce lieu de l'âme, dans lequel il va mettre du coeur. Il y parvient, il le trouve, il le touche, il s'y niche et ne va plus, plus jamais, le quitter!

Par quelle magie de remaniement chimique, ce cri, ce simple cri sera-t-il parvenu au coeur de l'âme-mère? Et par quels prodiges de relais moléculaires aura-t-il réussi à faire palpiter, plus ou moins vite, le coeur bondissant du corps de cette même mère?

Dans l'alentour, il y a parfois — souvent même! — de la joie, une forme de connivence, des airs entendus, une manière de philosophie. Les humains n'ont-ils pas, au fond, déjà passablement pris leur parti des événements qui marquent la succession des générations? Pour la plupart d'entre eux, ils savent, d'une manière ou d'une autre, qu'il ne sert à rien de lutter contre le pouvoir du seul parti qui ait un sens et une incontestable légitimité, le parti de la vie. Les défaites de leur histoire ne sont pas toujours survenues en même temps: ils n'ont pas eu à souffrir de l'effet du cumul des malheurs. Ils sont même allés parfois jusqu'à se forger des bouts de systèmes de pensées, des idéologies, qui leur ont permis d'accepter leur sort de mortel. Ils ont réussi à comprendre que le rire se mue souvent en jubilation pour être venu opportunément effacer une douleur ou un chagrin. Ils ont, plus ou moins tôt, fini par admettre que le manque est un moteur, que la perte se dépasse, que le pouvoir est vain et que les vastes horizons sont faits pour être conquis au profit de chacun. Ils ont eu le temps d'apprendre, souvent à leurs dépens, que derrière leurs larmes les plus brûlantes, il y a eu encore et toujours le même message d'espoir: celui de cette vie profuse qui se joue des limites et qui, gourgandine comme pas deux, se répand, s'infiltré partout, séduit chacun en l'aguichant impudiquement et en s'offrant à lui avec des serments outrancièrement définitifs.

Quand une mère adhère elle-même à cette vision aussi rayonnante que fragile, aussi fugitive qu'informulable, elle fait niche de ses bras enveloppants au corps de son enfant, elle offre cet enfant en partage à son partenaire, elle en fait le ciment de leur union, le prétexte de leur complicité, le lieu de leur entente et une part seulement de leur commun projet existentiel. Elle sait alors cet enfant désormais à coup sûr hors d'elle, appelé à s'en aller un jour et à trouver, lassé de ses attendrissants et vains "éternels-retours", un autre corps pour le féconder et y accrocher enfin le pétulant germe de vie qu'il ne peut plus retenir.

Pour sa voisine, en revanche, le déroulement des faits peut ne pas être aussi simple. Le cri de son enfant, ce cri qu'elle a entendu pour la première fois, augure pour

elle un infini cauchemar peuplé de précarité et de sentiments coupables. Elle se découvre, héroïne étonnée, affrontant une torture qu'elle va aussitôt se mettre à entretenir amoureusement pour parvenir à ne jamais y mettre fin. Elle n'a pas alors d'autre choix que de se réfugier dans le savoir, déclarer savoir. Tout savoir. Tout et depuis toujours, depuis le premier instant, depuis le moment où ce son l'a prise en main et lui a fait dévaler de la nuque aux pieds, cet inattendu tremblement d'effroi. Elle a entendu. Elle a compris. Elle a compris qu'il fallait traduire. Elle dit avoir su traduire. Elle a traduit.

Et dans ses moments d'accablement, ou quand, délicieusement horrifiée, dans l'épaisseur de la nuit, elle écoute religieusement le souffle de son enfant, elle l'entend. Elle l'entend mettre un mot sur chaque onde du cri qu'elle a gardé intact, comme au premier jour, à son oreille.

"Rends moi des comptes, lui dit-il. Ne fais pas. Réponds moi. Pourquoi m'as tu chassé? N'étions-nous pas merveilleusement bien ensemble? Pourquoi ton ventre qui a bien voulu se faire ample si longtemps, a-t-il un jour cessé de s'expandre? Qui, qui donc aura pu te pousser à ce renoncement? Ne sentais-tu pas combien ta plénitude était seyante à ton teint? Tu sais bien que tu n'as jamais été l'objet d'autant d'égards: ne concentrais-tu pas sur toi la sollicitude d'un entourage empressé? Chaque regard qui se posait sur toi ne s'enrichissait-il pas d'une lueur de tendresse? Ne t'es-tu pas aperçue que tu étais enfin parvenue à piéger, avec moi, la vie en toi? Elle aurait pu indéfiniment y demeurer et tu ne te serais jamais lassée des hommages que cela t'aurait valus. A nous deux, nous aurions pu contraindre le temps et asservir l'éternité!"

Voilà de quoi expliquer les excès de sollicitude et une fidélité sans possible rupture. Mais le propos se prolonge, parfois, en un insoutenable réquisitoire...

"Pourquoi a-t-il fallu que tu mettes un terme à notre duo silencieux et secret? Pourquoi a-t-il fallu que tu te vides de ma présence? Pourquoi t'a-t-il fallu me projeter ainsi, dès ma naissance, vers cette fin dans laquelle je ne pourrai pas faire autrement que livrer mon dernier souffle, pousser un ultime et identique cri? Sais-tu à quoi tu m'as condamné en me livrant à la torture sans cesse renouvelée du besoin? Sais tu seulement combien ce besoin suscite d'effroi en moi, combien il me renvoie à ton absence, à mon incapacité, à mon impuissance, à l'horreur inamendable de ma solitude, et combien il me fait entrevoir l'ultime honni de ma condition? Il est inutile de te repentir! C'est trop tard et tu ne le peux pas parce que je ne t'y autorise pas! Il va te falloir payer! Payer pour tous ces forfaits. Je t'y requiers. Je te réquisitionne. J'exige ton entière disponibilité. Elle suffira à peine à réparer le mal que tu nous as fait, je ne sais toujours pas et je ne veux pas savoir pourquoi. Viens! viens donc! accours! et donne moi ce sein auquel je vais m'aboucher. Je ferai de nos deux corps séparés, deux corps qui se prolongent faute de ne plus pouvoir se contenir. Le lait qui me coule en bouche et dont ta générosité — aux seuls lieux où pratiquement elle s'exerce — m'abreuve ne se fait pas comme tu crois devoir le faire. C'est moi et moi seul qui le fabriquerai, à ma guise, à ma convenance et pour répondre sans la moindre erreur aux stricts

besoins de mon corps. J'ai ma langue pour ça. Elle sait lui parler. Elle sait s'en faire comprendre. C'est le vestige des avantages que j'avais en toi. Le dernier: le droit de laisser la vie dans mon corps susciter et transmettre ses besoins à ton corps qui y répondra malgré toi. Et ne crains pas que je sois maladroit: saches que même les lèvres soudées à ton ample aréole, je peux respirer sans effort et sans rupture. Pour me consoler de ma déconvenue on a cru bon de me pourvoir d'une anatomie transitoire qui me permet de respirer tout en buvant et de boire tout en respirant."

... pour atteindre un véritable point d'orgue!

"Oh, je sais! Je t'espère, je te sais déjà consentante à ma demande.

Et je sais que je peux abuser de mon pouvoir sans jamais plus épuiser le tien que le dévouement dont tu sauras fallacieusement le parer. Je sais que je peux abuser sans jamais rien susciter chez toi qu'un gonflement d'orgueil et la conscience polie de ton tardif amendement. Mais ne crois pas m'amadouer. Ne crois pas pouvoir me faire renoncer. Tu n'auras pas ma pitié et je ne cesserai pas d'affiner mes moyens de torture: tu devras assouvir le moindre besoin de mon corps. Je ne te laisserai aucun répit. Pendant ta veille, tu veilleras sur mon sommeil. Mais tu ne pourras plus dormir, plus tout-à-fait, car je te condamne à rester à l'affût du moindre de mes soupirs.

Tu l'as compris n'est-ce pas?

Il va bien falloir que tu me combles pour te sentir comblée!

Il va falloir que tu me gaves, que tu me remplisses pour te sentir pleine.

Mais comme tu ne seras jamais assurée de l'être comme tu l'étais, tu vas encore plus me remplir parce que tu crois que c'est à cette seule condition que nous parviendrons à ne pas manquer l'un à l'autre.

Au fond, entre nous, c'est ... à la vie à la mort!"

Et se succéderont la mainmise, les rituels et les vérifications.

En une redoutable prise de pouvoir.

En une sereine et apparemment innocente dénégation de la personne de l'enfant.

En une appropriation méthodique et méticuleuse de ce corps d'enfant ravalé au rang d'une opportune parure de statut, d'une commode preuve d'efficience, d'un perpétuel alibi à l'accablement. Ne faut-il pas que chacun, dans l'alentour, puisse prendre la dimension de la lourdeur de la tâche et se rendre compte de l'étendue du sacrifice? On ne va tout de même pas expier à la légère! Alors qu'il est si facile de trouver mille occasions pour alimenter sa plainte, s'en laisser absorber, s'interdire de s'en distraire.

Un véritable désert va se faire peu à peu autour de la jonction-forteresse qui se suffit à elle-même.

Il ne sera plus question que de supputer les épaisseurs de vêtements que commandera le moindre froid, d'user du thermomètre selon son humeur, de vérifier compulsivement la température au moindre bobo, de guetter la goutte au nez pour décréter l'usage immédiat du bonnet et éviter le toussotement qui fera courir les officines

et les cabinets médicaux. Après quoi ce sera le suppo que l'on mettra insidieusement en place pendant le sommeil ("parce qu'il n'aime pas ça, Docteur, et si vous saviez comment il se débat"), le médicament que l'on masquera traîtreusement dans l'aliment, en préférant berner plutôt que d'avoir à exiger ou à expliquer — comment faire autrement d'ailleurs quand la distance entre les corps, ou la simple notion de leurs différences, est elle-même déniée? Et quand on devra revenir pour demander un avis pour cet enfant recru et excédé, ce sera l'immanquable et si fréquent usage du mensonge glorieusement allégué comme subtile protection: "n'aies pas peur du Docteur, mon chéri, c'est maman qu'il va examiner", puis très vite et fort: "n'est-ce pas Docteur que c'est moi que vous allez examiner?" pour poursuivre dans un ridicule et consternant aparté "dites-lui-oui,-Docteur,-dites-lui-oui,-sans-quoi,-il-va-faire-toute-une-histoire-pour-se-laisser-examiner".

Les maladies, même fréquentes, ne sont pas le seul registre où se déploie ce fébrile activisme. On s'armera de toute la gadgeterie et de tous les objets dont l'usage largement contraphobique a fait la fortune de tout un pan de nos sociétés. Et voici un pèse-bébé, des squares et des crèches; et voici des revues spécialisées, un stérilisateur et des médecins; et voici un album de photo, des articles de puériculture et des encyclopédies; et voici des conseils idoines et éclairés, une panoplie de jouets, les mille et un aliments de toute nature, un guide, des dispensaires, des émissions grand public...! Il ne manquera plus bientôt que le fameux raton-laveur pour compléter ce nouvel inventaire! Encore qu'il ne faille pas oublier l'article le plus important: le médicament, celui qu'il faut, l'indispensable "fortifiant" à base de "vitamines", le souverain orexigène destiné à faire taire la plainte désespérante, inabordable et répétée: "il ne me mange rien!". Car, ne faut-il pas contraindre quelque peu ce rétif boubou, qui ne tiendrait pas sa parole, à s'en tenir aux stricts termes de son contrat? "Ne verriez-vous pas qu'il se mette à vouloir vivre, à sa guise?" — c'est ce que ce genre de discours laisse toujours implicitement entendre. "Il ne manquerait plus que cela! Et vous voudriez que je ne lui résiste pas, vous voudriez que je me laisse faire, vous voudriez que je prenne le risque de le voir s'épuiser à vivre comme il le voudrait au point d'en venir à... mourir un jour! Que deviendrai-je moi, alors? Et que sera ma vie, vidée de ce sens merveilleux que j'ai pu lui donner... tout comme je l'ai reçue moi-même d'ailleurs, exactement en l'état?"

Tout en somme, tout, sauf affronter cette indicible vérité, cette vérité qu'on ne peut pas regarder en face: c'est qu'on ne peut pas assurer le soin d'une vie que l'on n'a pas envie d'entretenir ou de donner parce qu'on estime n'en avoir pas eu assez pour soi, parce qu'on est hanté par sa propre mort, entretenue que l'on a été dans sa propre précarité par l'effroi ostensiblement affiché par sa propre mère qui... etc.....

Mais est-ce cela seulement?

“Je me souviens que ma mère m’engueulait parce qu’elle me trouvait trop grosse. Elle me pinçait les bras, les cuisses, le ventre et la poitrine pour me faire sentir la graisse qui m’infiltrait. Ça me faisait mal. Mais en même temps, le soir, à table, elle me forçait à manger. Comme ça se passait devant mon père, il intervenait et il l’engueulait ou alors il faisait appel à la cohérence — et c’était, je crois, plutôt maladroit de sa part parce qu’il le faisait sur le mode de la dérision. Et moi, vous savez, moi j’en voulais à mon père. Je lui en voulais terriblement mais en même temps, je ne sais pas pourquoi, j’étais heureuse de son intervention.”

Comment la cohérence convoquée par un père pourrait-elle parvenir, comme le dit la narratrice, jusqu’à une mère à ce point aveuglée par sa passion? Ce n’est jamais qu’une cohérence suspecte, une cohérence de mâle, une cohérence de mec, une cohérence d’individu que son sexe situe, bien évidemment, aux antipodes de la terrifiante mission: après avoir favorisé la germination de la vie dans un être, restituer cet être accompli à ladite vie pour qu’elle s’en empare et y officie jusqu’au terme des jours. Les mâles n’ont-ils pas, c’est bien connu, cette fâcheuse propension, qu’ils traînent au long de leur vie, de pouvoir inséminer n’importe quand, pour la seule satisfaction de ce petit frisson que leur apporte la vidange de leurs génitoires? Quelle insolente durée! Une durée qui ignore la lourdeur de la responsabilité, la torture de la jonction, et l’implacabilité des échéances, une durée qui se moque en quelque sorte du temps alors que ce même temps inscrit si profondément sa trace dans le cycle du corps féminin. Singulière revanche de la nature? Outil au service d’une stratégie toujours impénétrable? Aux corps des mâles, contenus de jadis, interdits de contenant, à ces corps qui seraient autant d’accidents de l’histoire de la vie, il serait fait cette injuste faveur de la durée génésique, en compensation de leur impossibilité à se confondre, comme leurs partenaires dans un immense et unique corps remontant l’échelle du temps. Il est vrai que confrontés à une autre appréhension du temps et profondément marqués du sceau de la mort, ils se sont mis en tête de parer la vie de diverses vertus, comme si elle en avait besoin pour être simplement appréciable: ils ont inventé l’ordre, la censure, la mise à distance, les discours, les lois, la morale, l’honneur, la patrie et... la guerre! Les voilà devenus potentiellement menaçants jusque pour leur descendance qui les craindrait d’autant qu’ils lui seraient présentés sous ce seul aspect terrifiant: des “empêcheurs de fusionner en rond”. La coquille des bras maternels se refermera encore plus assurément autour du petit corps devenu craintif et qui se met à invoquer cette jonction de jadis comme le seul refuge sacralisé et sécurisant: la nostalgie de la mère se nourrit de l’effroi de l’enfant qui la conforte en retour. La narratrice nous dit bien l’ambivalence de ce qu’elle ressentait: l’intervention de son père lui signifiait son droit à vivre, mais, si elle devait prendre le pas sur l’immense sollicitude maternelle, qu’aurait-elle pu faire de sa vie, coupée qu’elle aurait été de l’accès aux bras secourables?

S'il s'était agi d'un narrateur — et il ne devrait pas en manquer en principe, parce que ce genre de conduite maternelle ne se préoccupe pas de la différence des sexes — le tableau ultérieur aurait été différent: autour de l'adolescence, il serait devenu obèse (comme s'il avait fini par entendre la plainte de sa mère au premier degré et qu'il s'était résolu à lui faire un tardif mais sincère plaisir!), il aurait passagèrement opté selon un certain nombre de paramètres pour la timidité ou l'effronterie et il aurait fini, en bon petit garçon toujours désireux de bien faire et de "faire plaisir", en éjaculateur précoce. Quand il s'agit de filles, le tableau prend une autre tournure: toujours selon certains paramètres, l'anorexie peut très tôt se radicaliser (une fille, dès qu'elle le peut, ne prend pas de gants avec sa mère) ou bien elle peut disparaître; mais ce sera pour laisser place à une boulimie génératrice d'une obésité monstrueuse, elle-même destinée à passablement altérer l'usage que la mère a toujours entendu faire de sa parure.

Les problèmes les plus graves se poseront, cependant, pour l'un et l'autre sexe, à l'âge adulte, au moment de l'apurement des comptes, celui du relais des générations: l'ancien petit garçon sera effrayé de la stature nouvelle que la maternité confère à sa compagne, il la fuira de crainte de retrouver chez elle ce dont il croit avoir mis tant d'énergie à se libérer, pour s'en chercher et trouver une nouvelle avec laquelle recommencer un cycle, au demeurant strictement identique. L'ancienne petite fille fera parfois, elle, un détour par une stérilité inexplicquée qui pourra dans les meilleurs cas la travailler en catimini. Et quand, par l'effet d'une rencontre opportune et momentanément investie, elle parviendra à procréer, profondément marquée par son expérience et hantée par la pesante et terrifiante image de sa mère, elle ne pourra pas faire autrement qu'en reproduire le comportement, s'ancrant un peu plus à l'opinion que la nécessité d'un mâle pour assurer la reproduction de l'espèce est décidément une bien regrettable erreur de la nature.

Il est vrai que l'insolent triomphe de la Science a déjà trouvé, si l'on en croît la fréquence des PMA (Procréations Médicalement Assistées), comment dépasser ce dilemme. On se laisserait volontiers convaincre de son efficience, si l'augmentation des familles monoparentales ne venait mettre un bémol inquiet à l'enthousiasme entretenu par les médias autour de ce genre de performance.

Il est vrai qu'on se laisserait volontiers tromper puisque quel que soit le moyen utilisé, c'est toujours, en bout de course, le cri de nouveau-né qui fusera.

Cri augural.

Puissions nous seulement l'entendre tel qu'il est émis : une géniale accroche du livre de la vie, qu'il nous invite à ouvrir et à lire sans effroi.

Paris 15/9/91